

à Clamart : livres amorces

par Marie-Isabelle Merlet

*Quels sont actuellement
les livres (ou les histoires) amorces
à la bibliothèque de Clamart ?*

Comment pouvons-nous le savoir ? Par les conversations que nous avons avec les enfants, lorsqu'ils prennent ou rendent un livre, par leur attitude ou leurs réflexions quand nous lisons avec eux — avec tout ce que cela comporte de subjectif.

Les enfants peuvent aussi exprimer leurs demandes par écrit. La « boîte à lettres » reçoit des demandes variées, dont nous tenons à ce qu'elles soient signées, pour adapter la réponse à l'âge de l'enfant et éventuellement en parler avec lui : « Je voudrais... un *Fantômette*... *Le Meilleur des mondes*... un livre sur le kung-fu... » Les réponses sont affichées très régulièrement à côté de la boîte à lettres, avec le nom de l'enfant à qui elles s'adressent, le rappel de la demande (la réponse peut consister simplement à rappeler la cote du livre que l'enfant n'a pas su trouver, ou à dire qu'il est sorti mais va revenir, qu'il est commandé, qu'il est arrivé, voire qu'on ne va pas le commander — avec le motif du refus). Cela donne lieu, de temps en temps, à des discussions avec des groupes (sur les *Alice* ou sur tel ou tel titre gentillet et bête réclamé parce que connu).

Le fait de répondre très régulièrement, et aussi à fond que possible, aux enfants qui expriment un désir, multiplie les demandes. Pour les documentaires, cette demande peut porter sur un livre qui n'existe pas, ou pas pour ce niveau de lecture ou de connaissance, car les questions peuvent surgir de n'importe quoi. Pour les ouvrages d'imagination, paradoxalement, on ne peut demander que ce qu'on connaît — car demander un livre inconnu avec les caractéristiques précises reviendrait à l'inventer... C'est pourquoi la demande s'exprime en général en brandissant le dernier livre aimé, pour expliquer qu'on en veut un autre « exactement comme ça ! »

Que lisent les enfants ?

Depuis quelques mois, nous essayons de suivre aussi systématiquement que possible,

en nous référant à leur carte de lecteur, la lecture des enfants de la bibliothèque, surtout celle de ceux qui viennent toujours sans presque jamais emprunter (ou qui reviennent après de longues absences). Le système de prêt, mélange de Newark et de Browne, est un peu lourd, mais l'essentiel des manipulations peut se faire après le départ des enfants. Il permet de savoir qui a emprunté quoi, et quand et par qui tel livre a été emprunté. Ainsi peut-on évoquer, avec tel ou tel enfant, sa carrière de lecteur et voir s'il ne s'en tient pas exclusivement à un niveau trop « bébé » qui ne correspond pas à son niveau de lecture et de maturité*, ou à un genre trop restreint : certains ne prennent que des documentaires, voire telle catégorie de documentaires ; d'autres que des bandes dessinées ; certains prennent les recueils de contes, comme d'autres les séries, comme une drogue. Les séries d'un certain type ne sont pas représentées à la bibliothèque, bien qu'elles soient souvent réclamées par les nouveaux inscrits, du moins ceux qui sont d'un milieu assez favorisé pour qu'on les leur offre en cadeau — comme ce sont les livres qu'on trouve facilement partout et qui ne sont pas chers, c'est en général ceux-là qui sont offerts.

Les enfants, au contraire, qui ne connaissent pratiquement pas les livres en dehors de la bibliothèque, parce que d'un milieu trop pauvre pour qu'on leur en donne chez eux, échappent, du même coup, à ce style de conditionnement. On s'aperçoit alors, parce que leurs réactions sont beaucoup plus directes et plus franches, qu'on ne peut capter leur intérêt avec n'importe quoi.

Les enfants qui hantent tous les soirs la bibliothèque, quitte à dire qu'elle est « pour-

* Il peut être agréable d'avoir latitude d'y régresser, nous le savons par expérience, mais c'est aussi une joie qui vaut la peine d'être éprouvée, donc provoquée, de se découvrir capable de « sauter le pas ».

rie » *, ne cessent de jouer les durs que si on réussit à capter vraiment leur intérêt. Cela arrive parfois : avec les *Mille et une nuits*, la *Bible*, les *Contes de Grimm*, les *Contes de la rue Broca* de Gripari, l'*Odyssée*, l'*Ogresse* (contes tunisiens), de Khemir, les *Contes de mon iglou* (contes eskimos), de Métayer, *Max und Moritz* de Busch... « Ça, ce n'est pas « pourri », dit un petit Marocain de dix ans, à propos de *Sylvestre et le caillou magique* de Steig, et du Sapin d'Andersen. Le même gamin nous a émerveillés par sa soudaine politesse, momentanée, lors d'une lecture-traduction pourtant *malhabile*, de *Max und Moritz* : « Moi je suis Max, toi tu es Moritz », disait-il à son copain...

Le point commun d'ouvrages si divers qui sont les best-sellers actuels de notre bibliothèque ? Aucune édulcoration, aucune intention sournoise d'instruire tout en amusant, une certaine vérité et une certaine vigueur et du contenu (situations affectives, personnages) et de la langue. Il y a quelque satisfaction à se dire que les enfants les plus dévalorisés ont cette compensation, que la « qualité » les attire et les retient. Eux qui n'ont pas de livres vont d'emblée à l'essentiel.

Une « culture enfantine »

Comment accèdent-ils à ces livres ? Beaucoup ont des problèmes de lecture et il s'agit aussi, en leur lisant, de leur donner accès à un domaine qui est le leur de droit : celui de la « culture enfantine », dont il serait trop dommage qu'ils soient coupés par des problèmes techniques d'apprentissage de la lecture, lorsque leur niveau de lecture ne correspond pas à leur maturité intellectuelle et affective, ce qui est une des raisons fréquentes du dégoût des livres.

J'entends par « culture enfantine » la partie de la culture qui est accessible aux enfants et susceptible de les toucher en profondeur, de stimuler leur imagination, leur intelligence, leur sensibilité et de leur servir, entre eux, de références communes. Si on subit les mécanismes de la diffusion sans réagir, la « culture enfantine » se réduira aux *Oui-Oui*, aux *Club des cinq*, aux Walt Disney et autres ersatz des contes merveilleux, aux émissions télévisées que l'on connaît...

Le caractère commun de ces « œuvres » est de s'abaisser vers l'enfant, pour se mettre à sa hauteur, de participer à la conception vieillote des manuels de philosophie qui énu-



L'ogresse, éd. Maspero.

mèrent à la file : l'enfant, le primitif et le débile. Dans le meilleur des cas, au contraire, l'enfant s'approprie de la culture adulte ce qui lui convient — *Gulliver*, *Robinson*, *Les Mille et une nuits*, les contes merveilleux, l'*Odyssée*, la *Bible* — et attend, pour accéder à une œuvre, qu'elle lui soit accessible sans avoir à être dénaturée. Une adaptation ne peut se justifier que si elle est elle-même une œuvre, et pourquoi adapter ce qui est d'emblée accessible ? Et l'adulte a tout intérêt à s'approprier le meilleur de ce qui est destiné aux enfants. Une de nos ambitions est que les enfants de la bibliothèque aient désormais, comme références communes, outre les *Cinq frères chinois*, *Le géant de Zéralda*, *Max et les Maximonstres*, *Porculus* et *Bébé*, *Moumine le troll*, *Monsieur Ouïplala*, *Winnie l'Ourson*, *James et la grosse pêche*, les *Contes du chat perché*, les *Contes de la rue Broca*, les *Contes de Grimm*, *Une histoire de Paradis*, etc. Non qu'il s'agisse de les uniformiser, mais il s'agit là des nourritures essentielles, préalables au choix parce que conditions de la capacité de choix.

Il ne suffit pas d'ailleurs de donner accès à une culture, mais aux moyens d'accès à cette culture, et la bibliothèque n'est qu'un des lieux où se fait cette initiation.

L'accès au livre

On commence parfois le livre avec les enfants, on lit toute une histoire dans le cas d'un recueil de contes (pour des livres comme les *Contes de la rue Broca*, c'est presque toujours suffisant pour que le livre soit emprunté, malgré l'austérité de sa présentation, d'autant qu'il jouit d'une forte publicité de bouche à oreille parmi les enfants). Pour *Les garennes de Watership Down* de R. Adams abordé en lecture suivie avec un groupe fluc-

* « Pourri » est le mot par lequel les enfants expriment couramment leur insatisfaction, dont les causes débordent largement la bibliothèque.

tuant, ceux qui avaient participé à la première séance ont très bien su expliquer à ceux qui débarquaient de quoi il était question (même des notions complexes, comme la « lourda ») et l'on a vu un enfant s'acharner à déchiffrer seul un texte qu'il avait du mal à dominer plutôt que d'avoir à attendre la prochaine séance de lecture. La lecture intégrale de certains livres donnera à de mauvais lecteurs des références communes avec leurs contemporains et une ouverture sur un monde imaginaire riche, dont ils eussent, sinon, été frustrés. Ainsi ne partiront-ils pas de zéro quand ils seront enfin capables de lire tout seuls et ont-ils accès au moment de la « période sensible » à des titres comme *Petit Ours*, *Moumine le troll*, *Monsieur Qui-plala*, *Django le Gitan du Texas* qui ont assez de qualité pour qu'on ait plaisir à les découvrir et à les retrouver, adultes, mais qui sont irremplaçables pour un enfant.

La plupart du temps, les livres sont seulement présentés (c'est ce qu'on appelle la « ronde des livres ») individuellement ou en groupe, sans parler de ceux dont ils se parlent entre eux (ce dont nous nous apercevons à ce que certains titres sont soudain réclamés beaucoup plus massivement). Il est important de parler avec les enfants quand ils rendent des livres.

James et la grosse pêche, *Charlie et la chocolaterie* de Dahl ont un succès massif et déclenchent souvent le goût de la lecture de romans. Il est d'ailleurs difficile de rester à la hauteur : « Tu m'en trouves un autre pareil ? »

Depuis longtemps, *Le petit Nicolas* permet à beaucoup de sortir du domaine exclusif des bandes dessinées où se cantonnent souvent « les mauvais lecteurs ».

Le Prince de Central Park de Rhodes, *Vie et mort d'un cochon* de Peck ont passionné des pré-adolescents résignés depuis belle lurette à admettre que les livres ne les concernaient pas. *Ce jeudi d'octobre* de Windberg, prêté (un peu prématurément) à une petite fille de dix ans, grande lectrice de contes de fées, au cours de la préparation de l'émission de télévision de décembre, a suscité cette réflexion — « Tu m'en donneras d'autres comme ça quand il y en aura ? » — que même si ça ne correspondait pas du tout à sa propre situation familiale et affective, elle avait aimé ce livre parce qu'elle le sentait vrai : tout un domaine nouveau lui était ouvert.

La demande de l'enfant

Il est toujours ambigu de prétendre que « les enfants » « aiment » ou n'aiment pas

ceci ou cela. Quels enfants ? Et dans quel contexte ? Et que veut dire aimer ? Pour les romans, comme pour les documentaires, il faut faire préciser la demande et souvent la traduire pour vraiment y répondre. Je pense à cet enfant (douze ans) qui réclamait un livre sur les « miracles » et — tout en parlant avec lui, heureusement, — je me dirigeais vers les rayons consacrés aux grandes religions... « Comme la découverte d'un puits de pétrole », me précisa-t-il. Je m'étonnai, car enfin, il s'agit là de quelque chose de naturel, mais il enchaîna : « Comme dans *Manon des Sources* ! » Il est parti, très content, avec *Le garçon dans la valise* de Veltistov qui n'a rien de religieux ni de miraculeux. De même, cette bonne lectrice de treize ans qui voulait du « Zola ou quelque chose comme ça » et qui est partie, ravie, avec *Vendredi ou la vie sauvage* de Tournier et *Bilbo le Hobbit* de Tolkien : « Ça a l'air bien ! »

Le rôle de la bibliothèque

Une demande ne peut se formuler, ni même s'éprouver, indépendamment d'un contexte. Le contexte socio-culturel des enfants est évidemment conditionnant (d'une manière positive ou négative). Quel que soit le milieu, ce qui compte est plutôt l'importance et la richesse des échanges verbaux avec les enfants (cf. Laurence Lentin). Un milieu sans livres peut être par ailleurs stimulant, mais le rôle de la bibliothèque est que le contact avec le livre se fasse, et d'ailleurs que, quels que soient les média à sa disposition, l'enfant soit capable d'en tirer le maximum. Un contexte pauvre appauvrit la demande potentielle. La bibliothèque peut alors être le lieu, pour certains, d'un déconditionnement, en ouvrant à leur choix et à leur goût un éventail plus large. Pour certains enfants, dont le milieu culturel est riche et stimulant, le rôle de la bibliothèque se limite bien souvent à fournir les livres. Pour ceux qui, sans la bibliothèque, n'auraient pas le contact avec les livres, elle peut être l'occasion — s'ils la fréquentent — de découvrir que les livres s'adressent aussi à eux, et il est réconfortant qu'ils aillent alors à ceux qui sont assez riches et assez forts, d'une vérité assez universelle pour les provoquer. Eux qui sont pauvres de tout ce qui conditionne la réussite scolaire, le sont du même coup de conditionnement en ce qui concerne la lecture (puisque'ils y restent étrangers la bibliothèque ne les atteint pas) et se retrouvent, par là, riches de potentialités que, si elle les atteint, la bibliothèque peut — parfois — éveiller et faire éclore.